

schichte, 1. Bd., Zürich 1972 (an Stelle der aufgeführten, weitgehend überholten Werke von Dierauer und Gagliardi), für Ungarn jene von Bucsay, Der Protestantismus in Ungarn 1521–1978, 1. Bd., Wien u. a. 1977, und für die Niederlande etwa jene von Parker, The Dutch Revolt, London 1977 (dt. Ausg. München 1979). – Die positiven Elemente des früheren Werkes, nämlich eine klare und verständliche Sprache, Übersichtlichkeit und vor allem das Bemühen um Ausgewogenheit des Urteils sind durchaus bewahrt worden. *Helmut Meyer*, Zürich

Jean-Jacques von Allmen, «Zugehörigkeit zur Kirche in reformierter Sicht», in: «Das Problem der Kirchengliedschaft heute»; ouvrage collectif, présenté par P. Meinhold, Darmstadt, Wiss. Buchgemeinschaft, 1979 (Wege der Forschung 524), 442 p., Ln., DM 53.— für Mitgl., DM 90.— für Nichtmitgl.

La conférence de JJ. von Allmen, dont je dois rendre compte ici, se lit aux pages 412–435 de cet ouvrage collectif. Elle fut prononcée à Bruxelles en 1976, lors d'une session de l'Académie des Sciences religieuses. P. Meinhold l'a fait traduire en allemand – et cela se sent! – afin de l'ajouter aux témoins des différentes conceptions, qui s'affrontent aujourd'hui en Occident, sur les signes, les normes ou les conditions d'appartenance du croyant à l'Eglise; un problème qui ne devient délicat que dans le contexte du dialogue œcuménique.

JJ. von Allmen, partisan d'une théologie œcuménique, retient du discours ecclésial «classique» (c. à d. traditionnel) quatre caractéristiques ou «marques» de l'appartenance du croyant à l'Eglise: le baptême (qui introduit «dans» la foi de l'Eglise), la participation au service divin, la participation au témoignage extérieur et à la diaconie de l'Eglise; et enfin, la soumission du croyant à la discipline ecclésiastique. Ce première inventaire fait, il constate qu'il n'y a pas de rupture entre la grande tradition ecclésiologique de l'Eglise et les textes de La Réforme réformée du XVI^e s., donc qu'une base systématique solide permet au dialogue œcuménique de se construire sur cet évident consensus. Ceci dit, notre Auteur aborde quelques problèmes posés aujourd'hui à une théologie pratique résolument œcuménique; (par les mariages mixtes, par la catéchèse – ou évangélisation – des baptisés vivants en marge de la vie ecclésiale etc...). Partant des quatre «marques» de l'Eglise, JJ. von Allmen comprend les problèmes à résoudre comme une affaire de soumission des croyants à un «ordre» prédonné, structuré et structurant (celui des marques de l'appartenance à l'Eglise).

Les thèses de JJ. von Allmen, que nous venons de résumer au plus court, provoquent – et veulent provoquer – ne une réflexion salutaire. Je tenterai de les «re-fléchir» d'un point de vue œcuménique, systématique et, enfin, linguistique.

Du point de vue *œcuménique*, ce texte témoigne, une nouvelle fois, de la vocation, des convictions et de l'engagement œcuméniques de notre auteur. Il sied, au moment où il est contraint par la maladie de prendre une retraite anti-

pée, de saluer avec respect la constance de son engagement œcuménique, sa foi inébranlable en la possibilité immédiate de la manifestation visible de l'unité théologique de l'Eglise, son impatience de voir les églises chrétiennes en présence manquer d'audace et d'imagination.

La sincérité du discours ecclésiologique de notre Auteur n'est donc pas en cause, mais bien sa lecture *systématique* sélective des quatre «marques» de l'Eglise. Nous avons vu comment il prélevait, des textes cités, la structure profonde de l'ecclésiologie réformée du XVI^e; les structuralistes parleraient, à ce propos, de lecture de la «grammaire profonde» des textes. La démarche est méthodologiquement correcte; de plus, il est historiquement évident que ces structures profondes sont bien les mêmes que celles qui portent l'ecclésiologie de la «grande tradition» dogmatique de l'Eglise (à laquelle K. Barth aimait tant se référer). Enfin, il est non moins important de constater que ces marques d'appartenance à l'Eglise sont bien le «rocher des siècles» sur lequel doit – et peut – se construire l'Eglise de Jésus-Christ de demain.

Et pourtant, il demeure que cette lecture systématique est *sélective*, qu'elle occulte une face de la vérité, ou, en langage structuraliste, qu'elle sacrifie la «surface», la «mélodie» du texte, à l'inventaire de la «grammaire profonde», ce que joue la main droite du pianiste à ce que module sa main gauche. Ou encore: il est évident que notre Auteur ne retient des discours de la Réforme du XVI^e que le côté «pile», et en occulte le côté «face». En voici deux exemples.

Le baptême (première marque d'appartenance à l'Eglise) fait participer le croyant à la foi de l'Eglise, l'introduit **DANS** la foi de l'Eglise. C'est la vérité «pile», la grammaire profonde du texte, la structure fondamentale de l'ecclésiologie chrétienne transhistorique et transconfessionnelle. Mais la vérité «face» des textes de la Réforme – sur le même sujet – dit que la vérité de cette foi (dans laquelle introduit le baptême) n'est pas décidée par le Magistère romain, et que l'Eglise qui la confesse n'est pas constituée d'abord, et «essentiellement», par la Hiérarchie. La vérité «pile» peut-elle être séparée de la vérité «face», le jeu de la main gauche de la mélodie de la main droite?

Autre exemple: la participation au service divin. Cette participation est, il est vrai, la marque la plus nette de l'appartenance à l'Eglise; vrai aussi que cette marque est toujours présente dans les discours ecclésiologiques de quelque confession que ce soit. Mais à cette vérité fondamentale «pile» correspond la vérité «face» qui dit: le service divin est pour les Réformés un culte de la Parole, illustrée par la «droite» administration des sacrements; il n'est *plus* un culte sacramentel illustré par la Parole; d'où il s'en suit que l'Eucharistie ne saurait être explicitée dans les catégories métaphysiques, chères à la doctrine de la transsubstantiation, et que le ministère de l'Eglise ne saurait plus être pensé en fonction de son caractère sacramentel. Ceci dit, on ne peut que reposer la question énoncée déjà au précédent paragraphe: la vérité «pile» des structures profondes peut-elle être séparée de la vérité droite? Nous pourrions conduire la démon-

tration sur les quatre «marques» de l'Eglise, et à chaque fois reposer la même question. Mais ce que nous avons dit jusqu'ici suffit à situer le problème.

Phénoménologiquement parlant, la question est de savoir comment s'articule la structure profonde du discours ecclésiologique avec les diverses «mélodies» confessionnelles. En langage œcuménique: les mélodies confessionnelles sont-elles des variables dont la constante est donnée par la structure profonde, celle que précisément v.Allmen met à jour? C'est sur cette question que les esprits se séparent: les anti-œcuméniques s'en tiennent à la mélodie; les inconditionnels de l'œcuménisme se rabattent sur la grammaire profonde, le jeu de la main gauche. Au centre se tiennent ceux qui savent que, même en théologie œcuménique, personne ne joue seulement de la main gauche. Même ceux que marquent fortement la permanence des structures profondes de l'ecclésiologie, sifflent déjà, fut-ce entre les dents, le chant nouveau de l'Unité de l'Eglise, la nouvelle mélodie doctrinale. Mais voilà que cette mélodie est ressentie par certains comme trop politisée, et la mélodie que d'autres proposent comme trop archaïque. Il faudrait réussir une mélodie qui ne soit *pas* d'hier (d'avant la Réforme, d'avant l'«Aufklärung» de l'intelligence du XVIII^os, de l'«Aufklärung» positiviste du XIX^os. et de l'«Aufklärung» du politique du XX^os.) mais déjà de demain. –

La question, qu'en fin de compte nous pose la conférence de von Allmen, est de savoir qui saura composer, pour notre siècle, la mélodie de l'Evangile éternel, une mélodie qui serait l'accomplissement (l'«Aufhebung») des mélodies discordantes d'hier et d'avant-hier, tout en étant parfaitement accordée aux structures ecclésiologiques profondes de la grande tradition dogmatique chrétienne. Qui sait, si du fond de sa retraite anticipée, J.J. von Allmen ne nous donnera pas, d'ici quelques années, une réponse à cette question, complétant ainsi son étude des quatre marques fondamentales de l'appartenance du croyant à l'Eglise?

Pierre Barthel, Neuchâtel

Städtische Gesellschaft und Reformation, hg. von *Ingrid Bátor*i (Spätmittelalter und Frühe Neuzeit – Tübinger Beiträge zur Geschichtsforschung 12; Kleine Schriften 2), Stuttgart, Klett-Cotta, 1980, 313 S., Ln., sFr. 78.–.

Das an der Universität Tübingen seit einigen Jahren bearbeitete Forschungsprojekt «Stadt im Spätmittelalter und Reformation in Süddeutschland» hat sich bisher als sehr fruchtbar erwiesen. Mit großer Akribie und aufgrund eingehender methodologischer Reflexion werden die sozialen, ökonomischen und auch die politischen Faktoren untersucht, die in den einzelnen Städten den Durchbruch der religiösen Erneuerung befördert oder gelegentlich auch verzögert bzw. verhindert haben. In der Schriftenreihe «Spätmittelalter und Frühe Neuzeit – Tübinger Beiträge zur Geschichtsforschung», aber auch als unabhängige